

LE TEMPS

Opinions Jeudi 27 décembre 2007

La joie de la connaissance

Par Charles Kleiber

Cette semaine s'achève le mandat de Charles Kleiber comme secrétaire d'Etat au service de l'éducation et de la recherche. Voici son discours «testamentaire», plein d'optimisme et d'ouverture, qu'il a prononcé cet automne pour la cérémonie magistrale de l'EPFL.

«La connaissance est une ressource magique: elle ne s'enrichit que si l'on s'en sert, ne vit que si on la partage, ne se développe que si on la conteste. Si elle ne progresse pas, elle meurt; si elle ne se transmet pas, elle se fige; si elle devient croyance, elle se tait. Quand elle vous saisit, elle vous entraîne, vous transforme, vous met en cause.

Où est-elle? La connaissance est partout. Elle se loge dans nos expériences, se cache dans nos échecs, se dissimule dans notre inconscient; elle s'oublie dans nos silences et dans nos hontes, se matérialise dans nos objets, se stocke dans nos banques de données. Elle s'offre enfin, généreuse, dans les récits qui nous parlent de nous-mêmes. Elle est dans le malheur, pas dans le bonheur, car le bonheur n'apprend rien ou si peu. Elle brille, plus mystérieuse et plus inaccessible, dans la profondeur de l'inconnu, dans cet impensé dont nous sommes faits, si vaste qu'il donne le vertige. La connaissance ne désaltère pas, elle donne soif; elle ne rassasie pas, elle donne faim.

La connaissance est un chemin. Si l'on veut bien s'y aventurer, si l'on sait douter, alors elle aiguise le regard et met le cœur en éveil. On en revient toujours différent. «Ne soyez pas pressés», dit la connaissance: «Allez à votre rythme, avancez à votre pas, regardez avec vos yeux, écoutez avec vos oreilles, apprenez avec votre cœur et avec vos sens.» Il n'y a pas de chemin vers la connaissance, la connaissance est le chemin, celui qui mène à soi. On ne s'y perd pas: on s'y retrouve.

Depuis toujours, ce chemin est aussi celui de la puissance. «Il n'y a que deux puissances au monde: le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit», disait Napoléon les jours de mélancolie. Depuis peu, ce chemin est aussi devenu celui de la prospérité et de la richesse: car la connaissance est le premier facteur de production. Sans elle, il n'y a ni indépendance économique, ni croissance, ni emploi stable, ni développement durable. Sans elle, il n'y a ni autonomie individuelle, ni invention de l'avenir.

Avec elle, il y a peut-être une chance de résoudre les problèmes du XXI^e siècle: la faim, le bouleversement climatique, la crise énergétique, les barbaries toujours menaçantes. La connaissance est donc notre chemin: il est risqué, il peut être dangereux, il est pavé d'or et pourrait transformer la connaissance en simple marchandise; mais je n'en vois pas d'autre. C'est un beau chemin, celui, avant tout, de la joie d'apprendre et de connaître.

La connaissance est aussi un pays dont nous sommes les habitants, tous créateurs, tous porteurs de savoirs: les savoirs de tous les jours, qui ne savent même pas qu'ils savent; les savoirs à la mode, qui brillent et disparaissent; les savoirs théoriques, fondés sur la preuve; les savoirs pratiques, nés de l'expérience ou de l'intuition; les savoirs tirés de la violence et du désespoir qui s'oublient si vite.

Hélas: ce pays de l'infinie diversité des savoirs est aussi celui du bruit, de la rumeur, du mensonge, de l'illusion. Pire: du prêt-à-penser, le pire des poisons, celui qui nous fait mourir idiot. Hélas, ce pays est aussi habité par l'ignorance et l'ignorance engendre l'ignorance. Pourtant, la connaissance est la matrice de ce monde en changement, le creuset dans lequel s'est lentement constitué ce grain de poussière dans l'univers sur lequel nous tentons de vivre. Depuis que les hommes ont décidé de comprendre plutôt que de croire, c'est elle le feu volé à l'inconnu, c'est elle qui a fait le langage, les premiers outils, les règles qui nous font vivre ensemble. Que serait le monde s'il n'était pas illuminé par la connaissance?

Tous ces savoirs sont des témoins du monde, tous vivent et palpitent en nous. Ils se disputent, se chamaillent, se jalouent. L'intelligence collective d'une société n'est rien d'autre que la tentative, toujours inachevée, de combiner ces savoirs entre eux, de les faire communiquer et savoir ensemble. Il faut donc patiemment transformer le bruit du monde, la rumeur, le malheur, les expériences personnelles, les rapports de force, les coups de sang, les coups de gueule, les coups de cœur en faits observables et contestables.

Mais les faits ne suffisent pas: il faut ensuite les transformer en connaissance. Mais la connaissance ne suffit pas. Le plus difficile vient après: transformer la connaissance en projet, en innovation, en sagesse, en culture, en désirs. Comment? En donnant sens au jaillissement de la connaissance. C'est la fonction de l'art et des grands récits qui nous disent qui nous sommes. C'est l'affaire de chacun et de tous dans ce que nous avons de plus intime.

Pour cela, la société tout entière doit devenir un laboratoire, une fabrique à idées, le catalyseur de sens d'où naîtra l'intelligence collective. Car, dans le pays de la connaissance, c'est collectivement qu'il faut être intelligent, grâce à la connaissance accumulée de génération en génération, par tous les peuples et toutes les cultures.

Et voilà que grâce à Internet, aux moteurs de recherche et aux fantastiques capacités de traitement de l'information, nous pouvons désormais naviguer dans l'univers en expansion de l'information, extraire, agréger, comparer, faire parler des informations toujours plus nombreuses. Peut-être un jour en saurons-nous plus sur notre «machine à savoir» qui, aujourd'hui, ne sait rien d'elle-même. Pour cela, l'innovation doit être mutuellement scientifique, culturelle, sociale, politique, économique; sinon elle n'est pas.

Pour cela, les hommes et les femmes de la science, de la politique, de l'économie et de l'art doivent se comprendre et travailler ensemble. Nous fabriquons trop de décideurs ignorants, trop de savants incultes, trop d'artistes prisonniers de leur art. Assez d'experts, assez de rapports: quand reviendra le temps des penseurs, quand reviendra le temps des récits? «Connaitre, disait André Bonnard, c'est partager la solitude, c'est participer à la vie d'autrui et du monde. Et si cette connaissance est en nous non point inerte mais active, génératrice de valeurs, connaître c'est participer à la recréation de nous-mêmes et du monde.»

Si nous avons une chance aujourd'hui, c'est celle-là: faire émerger, grâce à la connaissance, la meilleure part de nous-mêmes, celle qui est capable de s'inventer. C'est cela, le pays de la connaissance. La Suisse, avec sa culture du débat, son besoin de convergence, ses langues et ses cultures, ses lenteurs constitutives, a tout pour être un pays de la connaissance. Utopies? Bien sûr. Mais si nous n'en avons pas, qui en aura?

L'aristocratie du savoir ne s'hérite pas, elle se mérite. On ne naît pas aristocrate, on le devient dans l'exercice de sa responsabilité sociale. Quelle est notre responsabilité? Elle a un beau nom: la vérité. Pas l'affirmation orgueilleuse d'une certitude absolue, mais la recherche humble et têtue de la conviction qui a le plus de chance d'être vraie. Vraie, parce que sa capacité explicative est supérieure à

toutes les autres; vraie, parce qu'elle est fondée sur la preuve formelle ou expérimentale; vraie, parce qu'elle repose sur la pertinence sociale. Vraie enfin, parce qu'elle a résisté à la dispute et qu'elle peut donner naissance à la raison.

Bien sûr, l'ombre du doute plane toujours; toujours de nouvelles interrogations peuvent tout remettre en cause. «Learn a lot and don't believe a word», disait un grand scientifique américain à ses enfants. Mais à défaut de certitude absolue, s'institue la quête d'une vérité probable et éphémère où des hommes et des femmes s'identifient les uns et les autres comme membres d'une communauté en mouvement à la recherche de faits et de preuves.

Ainsi se mobilisent des valeurs: la rigueur, l'intolérance au mensonge, l'humilité, la croyance au progrès. Ainsi s'accumulent les savoirs dans une véritable réaction en chaîne. Alors la connaissance peut devenir contagieuse, donner sens, transformer les autres savoirs, et par osmose produire de l'intelligence collective. C'est le rôle civilisateur de la connaissance scientifique, et c'est notre principale responsabilité.

Bientôt s'achève ma vie de secrétaire d'Etat au service de l'éducation et de la recherche. Cette fin d'année, je tire ma révérence. Dix ans, 3731 jours, une longue patience. Car la démocratie suisse est la forme politique de la patience et la lenteur est au centre de notre identité. Combien de fois n'ai-je pas invoqué les Dieux: «Donnez-moi la patience, mais vite...»! Combien de fois ai-je fait le serment de l'impatience. Mais quand tout va trop vite, la lenteur devient la seule force qui peut soutenir l'apprentissage collectif nécessaire au changement. J'ai été nommé secrétaire d'Etat à la science, je suis devenu peu à peu secrétaire d'Etat à la patience...

Pendant ces dix ans, tout a changé: les dépenses jugées excessives des hautes écoles sont aujourd'hui considérées comme des investissements indispensables; les autorités de tutelle se sont transformées en porteurs de leurs hautes écoles; le club d'admiration mutuelle, la tour d'ivoire, s'ouvre sur la cité et l'économie. La coopération est devenue peu à peu le seul comportement rationnel, celui qui sert le mieux les intérêts des universités.

Le secret le mieux gardé – la qualité des hautes écoles suisses – a été finalement percé grâce aux classements internationaux. Pendant ces dix ans, des dizaines et des dizaines de projets ont été lancés: à vous donner le vertige. Ils ont beaucoup de pères et de mères et feront beaucoup d'enfants. Tous sont les témoins et les moteurs d'une transformation venue du plus profond de la communauté universitaire, demandés et portés par la société tout entière.

En 2012, demain, un espace national de la formation et de la recherche intégré dans l'Europe de la connaissance et ouvert sur le monde succédera aux multiples espaces cantonaux. Songez: une majorité de 86% a approuvé en 2006 l'article constitutionnel sur l'éducation, son acte de naissance! Imaginez: 4% de croissance annuelle pendant ces dix dernières années et 6% pour les quatre à venir! Qui dit mieux? En plus, la «machine à Tinguely» de la formation et de la recherche devient lentement une organisation lisible, avec des responsabilités claires. De quoi démentir le pessimisme d'un vice-recteur d'une université voisine qui au moment de mon entrée en fonction m'avait envoyé l'organigramme hypercomplexe de l'époque, avec ces mots: «Bonne chance»!

Ce n'est pas terminé, il y aura encore d'innombrables changements et beaucoup de bagarres. «Business as usual», dirait le Dieu du changement. Il reste beaucoup à faire. J'ai accompagné ce mouvement, freinant ici, accélérant là, donnant des coups de pouce, facilitant, je l'espère, le succès, faisant souvent le grand écart entre les trois Suisses – la Suisse alémanique, la Suisse romande et la Suisse italienne – à la recherche de l'introuvable équilibre entre les sciences de l'homme, de la société et de la nature. J'ai eu de la chance et un peu de vertu, car la chance en politique est une vertu. L'élan était donné, il suffisait de le mettre en forme. Il ne s'arrêtera pas. A une seule condition: jamais de

compromis avec l'excellence. Nous ne sommes pas assez riches pour financer la médiocrité! Plus optimiste, tu meurs... Mais si je ne le suis pas, qui le sera?

Je termine par un aveu. C'était il y a à peine huit mois, une soirée en Afrique du Sud, une de ces soirées rares, une rencontre. La nuit était tombée d'un seul coup, la température était douce. Il y avait dans l'air comme un souffle de désir et de deuil. Autour de la table, une dizaine de convives, en majorité des Africains. Tous avaient combattu l'apartheid. La discussion était joyeuse, chacun voulait dire son mot.

L'amitié et le vin aidant, deux évidences se sont imposées à nous. D'abord, que chacun sur cette terre a le droit de connaître son origine et sa position dans l'univers, au mieux de la connaissance humaine: c'était notre réaction unanime face au créationnisme et à tous les obscurantismes. Ensuite que le meilleur ami de la connaissance est la bienveillance. Car c'est elle, elle surtout, qui fait jaillir le désir de comprendre et l'envie de se laisser surprendre par l'inconnu.

En fin de soirée, au moment de nous quitter, mon voisin le plus proche, qui avait souffert dans sa chair de l'apartheid, s'est penché vers moi et a tracé ces mots, d'une écriture presque enfantine, sur le petit carton qui marquait ma place à table et que j'ai précieusement conservé: «Umuntu ngumuntu ngabantu.» C'est du zoulou. Cela veut dire: nous sommes faits de l'humanité des autres. Peut-on porter davantage d'espérance? Si aujourd'hui je ne le fais pas, qui le fera?

C'est la fin, ça allait vite, c'était bien. En route pour de nouvelles aventures. En avant toute.»